

JULES. — Ils vont s'opposer à notre départ.

FÉLIX. — Ils finiront par y consentir.

JULES. — Maman n'y consentira jamais. — Mais voici notre père. Ne dis rien. (*Blainville entre.*)

SCÈNE III.

JULES, FÉLIX ET BLAINVILLE.

BLAINVILLE. — Mes enfants, je viens d'apprendre une bien fâcheuse nouvelle. Est-ce le cas que vous vous êtes laissés *débaucher* par les trompeuses paroles de M. Boileau, et que vous avez l'intention de partir pour les Etats-Unis ?

JULES. — Mon père, qui vous a dit cela ?

BLAINVILLE. — Peu importe. Avez-vous l'intention de partir, mon fils ? répondez.

JULES. — Oui, mon père.

BLAINVILLE. — Pourquoi, mes enfants, nous quitter de la sorte ? pourquoi faire mourir votre pauvre mère de chagrin ?

JULES. — Mon père, nous voici bientôt à l'âge de nous établir ; vous ne pouvez nous donner des droits suffisants pour nous acheter des terres, il nous faut pourvoir à notre avenir.

BLAINVILLE. — Mes enfants, il y a longtemps que cette question me préoccupe ; je viens de la résoudre heureusement, j'ai lieu de le croire, avec le consentement de votre mère et de votre frère aîné ; j'espère que vous ne refuserez pas votre assentiment.

FÉLIX. — Mon père, que voulez-vous dire ?

BLAINVILLE. — Je veux dire que nous irons nous établir tous ensemble dans une paroisse ou nous vivrons les uns à côté des autres, heureux, contents, sans avoir besoin de nous disperser par le monde.

FÉLIX. — Et nous aurons chacun une terre ?

BLAINVILLE. — Au moins chacun une.

FÉLIX. — Avez-vous pour cela assez d'argent ?

BLAINVILLE. — J'ai de l'argent de reste. Nous vendrons ici ; nos dettes payées, il nous restera plus de douze mille francs. Là, les terres ne coûtent pas cher.

JULES. — Où donc se trouve cette heureuse paroisse.

BLAINVILLE. — *A la Rouge* de M. le curé Labelle.

JULES. — Dans les townships !

FÉLIX. — Au fond du Nord !

BLAINVILLE. — Oui, mes enfants ; votre frère qui est partie depuis huit jours, est allé visiter ces cantons, afin d'y choisir un endroit